Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

112-113 | 2008

Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps

L'animal cobaye : un corps sans intériorité ?

Un regard ethnographique sur l'expérimentation animale

The Animal Guinea-Pig: A Body without Interiority? An Ethnographic Perspective on Animal Experimentation

Catherine Rémy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/853>

DOI : 10.4000/jda.853

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 367-384

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Catherine Rémy, « L'animal cobaye : un corps sans intériorité ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 112-113 | 2008, mis en ligne le 28 juin 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/853> ; DOI : 10.4000/jda.853

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

L'animal cobaye : un corps sans intériorité ?

Un regard ethnographique sur l'expérimentation animale

The Animal Guinea-Pig: A Body without Interiority? An Ethnographic Perspective on Animal Experimentation

Catherine Rémy

- 1 Il est bien connu que la pensée scientifique occidentale a eu une influence majeure sur la définition du corps, humain ou animal. L'avènement au XIX^e siècle d'une « chair-instrument » pour la science a entériné la séparation corps/esprit et le discrédit du premier. Cette époque se caractérise notamment par un jeu sur les « frontières d'humanité » : les sciences naturelles et la médecine expérimentale¹ naissantes entraînent la reconnaissance d'analogies jusqu'alors insoupçonnées entre les organismes humains et animaux, et interrogent du même coup l'existence d'une spécificité humaine. En effet, si le corps humain est si proche de celui de l'animal au point qu'ils soient interchangeables, que reste-t-il à l'homme ? L'âme ou plutôt l'esprit devient signe de distinction. Le processus est donc le suivant : l'acceptation de l'idée d'une perméabilité de la frontière appelle, à un second niveau, une réaffirmation de cette frontière. Philippe Descola (2005) a récemment baptisé cette vision des non-humains, et par ricochet des humains, « naturalisme » : l'animal possède un corps identique à l'humain mais pas d'intériorité (p. 241). Nous nous situons ici au niveau des représentations culturelles. Il est intéressant de mettre ces dernières à l'épreuve d'une enquête de terrain. La dichotomie corps/esprit a rendu possible le développement d'une pratique scientifique qui apparaît aujourd'hui comme un « allant de soi » : l'expérimentation animale. L'animal, parce qu'il possède un corps presque humain, mais qu'il se trouve d'un point de vue moral différent, peut être substitué à l'homme pour produire des connaissances physio-biologiques sur ce dernier. Mais l'activité se déroule-t-elle en accord avec le modèle ? N'y a-t-il pas une tension indépassable *en pratique* dans le fait d'imposer une idée de ressemblance, voire d'identité entre corps humain et corps animaux et, dans le même temps, d'affirmer une coupure « morale »² entre l'homme et les autres espèces ? L'enquête ethnographique que nous avons menée dans un laboratoire de physiologie

animale appliquée à l'homme va nous permettre de réfléchir au décalage entre représentation et action³. Dans un premier temps, nous rappellerons les grands traits de la réglementation française en matière d'expérimentation animale. Si cette dernière s'est construite sur la dichotomie corps/esprit, la tentative de régulation qui émerge dans la seconde moitié du XX^e siècle brouille cet ordonnancement. Dans un second temps, nous présenterons des éléments d'analyse issus de notre ethnographie à propos du traitement *in situ* des corps animaux. Le « naturalisme » est-il tenable en pratique ?

La régulation de l'expérimentation animale

- 2 Avant de découvrir les résultats de l'enquête ethnographique, il est intéressant de revenir sur l'évolution de la réglementation en matière d'expérimentation animale en France, et notamment sur la question des corps humains et non-humains dans ces débats. Il y a une ambiguïté au sujet des frontières d'humanité dans la situation scientifique d'expérimentation : d'une part une injonction d'analogies entre l'homme et les animaux, d'autre part une nécessité de conserver l'idée de différences afin de légitimer la hiérarchisation, cette affirmation des différences risquant à son tour de menacer la validité des résultats scientifiques. Pendant longtemps, il semble que la dichotomie corps/esprit s'est avérée convaincante pour justifier le geste de substitution : une pure corporéité sans intériorité peut être livrée au bon vouloir de l'homme. Ainsi, face aux critiques, Claude Bernard (*op. cit.*) défend une position qui sera largement suivie : « A-t-on le droit de faire des expériences et des vivisections sur les animaux ? Quant à moi je pense qu'on a ce droit d'une manière entière et absolue [...]. Il serait étrange, en effet, qu'on reconnaisse que l'homme a le droit de se servir des animaux pour tous les usages de la vie, pour ses services domestiques, pour son alimentation, et qu'on lui défendît de s'en servir pour s'instruire dans une des sciences les plus utiles à l'humanité [...]. Il est essentiellement moral de faire sur un animal des expériences, quoique douloureuses et dangereuses pour lui, dès qu'elles peuvent être utiles pour l'homme » (p. 151). Pour le dire autrement, s'il existe une analogie physiologique, qui inclut une capacité à ressentir la douleur, la différence « morale » entre l'homme et les non-humains ne fait aucun doute et autorise une pratique scientifique débridée. Au début des années 1970 un tournant s'opère cependant. La loi du 10 juillet 1976, qui reconnaît à l'animal la qualité d'être sensible, soulève la question de la légitimité des expériences sur les animaux. Ce qu'il est important de souligner pour notre propos, c'est que l'argumentation en faveur d'un traitement éthique des cobayes va s'inscrire dans le prolongement de la reconnaissance d'une analogie corporelle entre l'homme et les animaux. Par exemple, le scientifique Richard D. Ryder (1998), ferme partisan d'une régulation, soutient que « l'on ne peut pas logiquement argumenter que les non-humains nous ressemblent assez afin de produire des résultats scientifiques valides et clamer qu'ils sont sur le plan moral entièrement différents » (p. 56). Voilà encore ce que l'on peut lire en introduction d'un manuel de l'INSERM (Brugère, 1992) consacré à la réglementation en matière d'expérimentation animale : « Si le recours à l'animal est de tout temps apparu comme la démarche naturelle de l'homme pour accroître et approfondir ses connaissances dans le domaine du vivant, c'est en raison d'une parenté qui lui est d'abord parue peut-être pure coïncidence, mais de plus en plus évidente au fur et à mesure des acquisitions scientifiques. Les champs d'investigation impliquant les études chez l'animal se sont multipliés au cours du XIX^e siècle [...]. Cependant, rares étaient à la même époque les savants et chercheurs

susceptibles de tenir compte également de l'existence d'une parenté possible entre l'homme et l'animal dans le domaine de la sensibilité, de la souffrance [...]. Sous l'effet de la prise en considération de valeurs humanitaires plus larges, grâce aussi aux données acquises de l'éthologie [...] ces notions ont peu à peu émergé au sein de la communauté scientifique ». Ainsi, l'analogie physiologique au cœur de la médecine expérimentale sert de pont à la reconnaissance d'une ressemblance plus large nécessitant l'introduction de l'expérimentation dans la sphère de l'éthique. Une continuité avec les précurseurs est revendiquée : la réglementation actualise ce qui jusqu'ici n'était que vague ou mal connu. Qu'en est-il alors de la dichotomie corps/esprit, ou du moins corps/intériorité ? Par ailleurs, cette position ne tend-elle pas, en atténuant les différences, à délégitimer le principe hiérarchique (utiliser l'animal à la place de l'homme) ? Pour limiter cette remise en cause, la réglementation assoit l'idée de « bien commun supérieur ». La mobilisation du modèle animal, le choix du type d'espèce, doivent être justifiés au préalable en fonction de l'intérêt de la recherche. Les scientifiques sont désormais obligés de faire la preuve du « bien commun » visé. Si l'homme et l'animal partagent un monde de sensibilité et d'affects, le principe hiérarchique permettant la substitution n'est recevable que par la quête d'une « grandeur supérieure », la destruction des non-humains étant alors perçue comme un « moindre mal ». Par ailleurs, le traitement et la mise à mort des cobayes doivent être « humains », c'est-à-dire que la douleur et le stress leur seront, autant qu'il est possible, épargnés. Ainsi, il est désormais obligatoire d'anesthésier les animaux soumis aux manipulations, et la mise à mort s'effectue sous la forme d'une euthanasie – une injection létale avec endormissement préalable. Au-delà de ces précautions, une ambiguïté demeure toutefois en ce qui concerne l'existence de différences chez les cobayes : elles sont importantes puisque la substitution est encore acceptable, tout en restant implicites car elles vont à l'encontre de l'injonction d'analogie qui constitue le socle de la pratique scientifique expérimentale *et* éthique. Bref, l'analogie corporelle au cœur de l'expérimentation animale a entraîné *in fine* la reconnaissance réglementaire d'une analogie morale entre l'homme et les animaux, qui demeure toutefois ambivalente en raison de la persistance de l'utilisation du « modèle animal ». Concrètement un tel schéma est-il recevable pour les acteurs engagés dans la pratique ? Comment les scientifiques gèrent-ils au quotidien ces corps-instruments ?

L'expérimentation animale en train de se faire

- 3 Les physiologistes que nous avons observés mobilisent de nombreuses espèces pour les expérimentations : des primates, des cochons, des moutons, des vaches, des chèvres, des lapins et des rats. Notons que nous n'avons pas pu assister aux expériences sur les primates et cela en raison du caractère « sensible » de leur utilisation. Les chercheurs ont préféré ne pas dévoiler ce pan de la pratique. Le laboratoire est dirigé par un médecin de formation devenu chercheur en physiologie, spécialiste de la reproduction. Les équipes de recherche se composent de chercheurs, de techniciens de laboratoire (les aides des chercheurs dans les salles de laboratoire), de techniciens animaliers qui ont en charge le soin des animaux, d'un technicien animalier du bloc opératoire qui s'occupe de la préparation des animaux avant les expérimentations sur corps vivant et qui les euthanasie.
- 4 Pour produire des résultats applicables à l'homme, les scientifiques et leurs collègues sont soumis, avons-nous dit, à une contrainte d'analogie. Cette dernière imprègne le « milieu

de comportement » que constitue le laboratoire. Même lorsque les animaux sont encore entiers ou vivants le travail de rapprochement et de substitution est à l'œuvre. Suivons une séquence d'action⁴.

Séquence 1. « Le modèle idéal, c'est l'homme ! »

Je suis au bloc ce matin. Christophe, le technicien du bloc opératoire, prépare un cochon pour une expérimentation qui se terminera par son euthanasie. Il est en train de fixer le cathéter dans l'oreille pour l'injection létale. C'est René, un technicien de laboratoire, qui va pratiquer l'opération visant à extraire des morceaux de colon. L'étude s'intéresse à l'influence, peut-être cancérogène, du fer sur les tissus intestinaux.

Christophe commence par une oreille, mais ça ne marche pas.

René : Ah ! t'as fait exploser la veine, là c'est pas bon...

Il change d'oreille, nouvel échec.

René : Là, tu vois, t'es pas dedans...

Christophe décide de prendre un cathéter plus petit. Il arrive à le fixer.

Christophe : Ouais, le cochon, c'est chiant parce qu'il n'y a que dans les oreilles qu'on peut trouver les veines !

René : Ouais, le porc, c'est chiant parce que tout est en profondeur. Il stocke la graisse à l'extérieur. C'est comme pour les obèses, ils sont très sensibles au chaud et au froid...

René nous prévient qu'aujourd'hui il va devoir « ouvrir beaucoup », parce qu'il doit prélever au niveau de l'estomac.

René : Ouais, parce qu'on doit faire quand même des études statistiques...

Un peu plus tard, je pose une question sur le modèle cochon.

Moi : *C'est un bon modèle à ton avis le cochon ?*

René (en riant) : Ouais... Mais, le modèle idéal, c'est l'homme ! Bien sûr. Mais bon le porc, il est omnivore comme nous... Mais bon, c'est vrai qu'il a un tube digestif beaucoup plus gros et que bon il mange très vite, ça fonctionne comme un aspirateur.

Christophe : Y'a les singes aussi qui seraient des bons modèles. Mais c'est pas possible.

René : Oui mais les singes, ils sont plus frugivores que nous alors que le porc, il est omnivore. Si tu lâches un sanglier, il va manger beaucoup de racines, mais il va aussi manger des rongeurs.

Puis, René évoque son choix pour ce métier de technicien de laboratoire : C'est vrai que moi, j'ai toujours aimé les animaux, la biologie, tout ça, dès le lycée !

- 5 Dans cette séquence, les acteurs sont confrontés au corps du cobaye. Au départ, Christophe souligne une différence avec l'humain – on ne peut trouver les veines des cochons que dans les oreilles – qui est, dans un premier temps, reprise par René – tout est en profondeur –, pour être ensuite relativisée par une comparaison avec les humains obèses. Notre question sur l'utilisation du cochon pousse René à énoncer l'ambiguïté au cœur de l'expérimentation – le modèle idéal, c'est l'homme. Toutefois, il atténue immédiatement la portée de son propos en rappelant l'analogie homme/cochon au niveau du régime alimentaire.
- 6 Le format de cette séquence est typique du déroulement des expérimentations et des prélèvements. Au-delà des différences tangibles, dont le rappel est récurrent, les acteurs rapprochent cobayes et humains, qui parfois même se confondent. Bref, l'injonction d'analogie guide les acteurs dans leur engagement quotidien avec les corps-instruments. Mais l'analogie corporelle n'est-elle pas propice à une perception de l'animal comme une « créature semblable » ? Dans le laboratoire étudié, l'affirmation d'une analogie corporelle entre hommes et animaux s'accompagne effectivement d'une « subjectivation positive » de ces derniers, notamment au moment de leur mise à mort. Par subjectivation

positive, nous entendons une qualification des animaux en tant que sujets qui deviennent des « victimes innocentes ». Les cobayes ne sont plus alors de simples corps objectivés, mais des êtres individuels appelant un traitement éthique. Suivons une autre séquence.

Séquence 2. « Pauvre vieux, on va t'en faire des choses ! »

Ce matin, je suis au bloc opératoire. Une expérimentation est en cours concernant une recherche sur le fonctionnement du foie.

Christophe (le technicien animalier du bloc opératoire) me dit qu'il doit aller chercher un autre cochon pour lui faire un prélèvement de sang. Il doit monter en voiture dans la zone des « étables ». Je l'accompagne. Jean-Marc (un animalier éleveur) nous accueille. Nous rentrons dans une pièce de l'étable. L'animal se trouve déjà dans un petit enclos. Christophe se met à califourchon sur la bête et lui fait une piqûre anesthésiante.

Christophe : J'lui fais une piqûre pour qu'il s'endorme, qu'il soit plus docile !

Christophe fait sortir l'animal et le pousse jusqu'à la voiture. Jean-Marc l'aide. Ce dernier a des gestes très doux : il pousse doucement l'animal et lui donne même une tape amicale au moment de la séparation. L'animal se laisse conduire sans difficulté. Nous redescendons au bloc. Pendant le trajet, l'animal gesticule.

Christophe : Oh ! y dort pas encore, fait chier ce cochon !

Christophe sort de la voiture et va chercher un brancard. L'animal s'est entre-temps endormi.

José, un autre « animalier éleveur », passe par là. Il regarde à l'intérieur de la voiture et s'exclame en direction de l'animal : Pauvre vieux, on va t'en faire des choses ! Il s'en va.

Christophe transporte l'animal jusqu'à la table d'opération. Une fois celui-ci étendu sur le dos, il l'ausculte et s'exclame : Oh ! il a les yeux vairs !

René, un technicien de laboratoire qui est aujourd'hui présent au bloc pour faire une manipulation, arrive dans la pièce.

Christophe répète : le cochon, il a les yeux vairs !

René : Ah ! ouais, c'est comme David Bowie ! C'est mignon... J'me souviens d'un film très bizarre avec Catherine Deneuve et David Bowie...

Christophe s'apprête à faire une nouvelle piqûre à l'animal. Il découvre une malformation au niveau de l'oreille (la peau fait des circonvolutions).

Christophe : Oh ! ben dis donc, c'est quoi c'truc ! C'est une malformation ! Il est bizarre ce cochon !

René, qui était sorti, revient.

Christophe lui dit : Alors c'lui-là, il est bizarre, il a une oreille malformée ! Il rit.

René rit, mais ne fait pas de commentaire. On en reste là.

Christophe dit (à mon intention) : J'aurais dû faire ce prélèvement hier, mais j'ai tué l'autre, alors... (il a l'air contrarié). Du coup j'ai demandé à Daniel (un des chercheurs, qui est aussi anesthésiste en chirurgie humaine, qui travaille sur l'expérience du foie) de le faire, car je ne veux pas recommencer !

Daniel arrive. La discussion s'engage sur le vélo et le prix des VTT. Daniel incise tout en parlant. Il s'agit de trouver l'artère carotide afin de prélever du sang. Daniel passe la main dans la fente et tâte.

Christophe regarde et s'exclame : Pourquoi y saigne comme ça celui-là... Celui d'hier, y saignait pas comme ça, mais bon il est mort après !

Daniel continue.

Christophe reprend : Oh ! là, là ! faut faire gaffe, car ça risque de péter !

Daniel a l'air stressé. Il continue de tâter.

Christophe est un vrai moulin : Hier, j'me souviens avoir vu cette veine-là, mais après il est mort ! Alors...

Montée en tension.

Daniel semble inquiet.

Christophe : Ouais hier, j'ai dû sans m'en rendre compte sectionner un nerf, j'ai coupé un truc, et puis il s'est arrêté de respirer, alors voilà !

Daniel a décidément du mal à trouver la veine.

Christophe dit : J'espère qu'il n'a que l'oreille de bizarre ! (Il rit).
 Daniel semble enfin réussir : Ça y est, je l'ai.
 Le prélèvement peut commencer.
 Daniel dit à mon intention : il doit survivre celui-là, donc on va bien le recoudre !
 On va lui faire plusieurs plans (niveaux de couture).
 Christophe regarde l'animal et dit : Pauvre vieux, va ! (Il ne rit pas).

- 7 Cette séquence illustre le basculement de l'analogie corporelle vers l'analogie morale : le cobaye est utilisé parce qu'il ressemble d'un point de vue physiologique à l'homme – il a les yeux vairons comme David Bowie – mais il est aussi un être sensible qui appelle un traitement respectueux et une plainte quant à son devenir « injuste ». Dans les étables, l'animalier éleveur traite l'animal avec douceur. Quand nous arrivons près du bloc, un autre éleveur passe par là et énonce ce qui s'avère une phrase typique au cours des interactions : « Pauvre vieux, on va t'en faire des choses ! ». Cette plainte est d'ailleurs reprise par Christophe en fin de séquence. Notons que les acteurs, lorsqu'ils plaignent l'animal, ne le font jamais sur le mode de l'ironie. Par-delà son rôle d'instrument, l'animal est bien une « vie » qui compte même si elle doit faire l'objet d'un nécessaire sacrifice. Dans le laboratoire, la répartition explicite et implicite des tâches a permis la mise en place d'un traitement respectueux du cobaye qui s'apparente à une « pratique sacrificielle »⁵.

Séquence 3. « Il est attaché à ses cochons ! »

Un autre jour, Daniel et Christophe effectuent de nouveau (mais cette fois-ci c'est Christophe qui opère) un prélèvement de sang sur un cochon qui doit être sauvé (provisoirement). Bertrand, un agent de maintenance et ami de Christophe, est présent lors de la phase finale. Daniel est en train de recoudre l'animal. Il évoque l'utilisation de produits antiseptiques (bétadine) dans la chirurgie humaine.

Daniel : Les chirurgiens, ils mettent de la bétadine. C'est encore mieux, c'est un anti-infectieux.

Christophe : Moi j'croisais qu'y mettaient de la pénicilline.

Daniel : La bétadine concentrée, c'est plus puissant que n'importe quel antibiotique !

Christophe : Ah ouais... Et là, tiens, on pourrait en mettre de la bétadine ! (Le ton est sérieux).

Bertrand rit et dit : Dis donc...

À ce moment, je ris aussi et dis : Alors là, c'est royal !

Bertrand continue : J'ai un stock tu sais là-bas (tout le monde rit).

Christophe répond sur un ton amusé : Ouais, mais après y'a Jean-Marc qui garde le cochon, si ça s'infecte on aura mauvaise réputation !

Daniel : Ouais, ouais, il est attaché à ses cochons ! C'est génial, ça j'trouve ! (Il ne rit pas). C'est... (Il ne finit pas sa phrase).

Bertrand embraye : Mais on met pas d'eau physio...

- 8 Dans cet extrait, au cours duquel Christophe dit vouloir appliquer un produit de chirurgie humaine au cobaye, la sanction par le rire des autres participants, nous y compris, le conduit à se cacher derrière l'attachement de l'éleveur Jean-Marc pour justifier son « élan » envers l'animal. À l'issue de notre enquête, il apparaît que la répartition des tâches au sein du laboratoire a pour fonction de tenir les chercheurs à distance des animaux encore vivants ou « entiers ». Le soin des animaux, et du coup l'émotion à leur égard, est délégué aux animaliers éleveurs. Comme le souligne le directeur au cours d'un entretien :

La grande différence, c'est entre les chercheurs et les techniciens. Il y a les techniciens de laboratoire et les techniciens animaliers. Dans le cas des techniciens animaliers, il s'agit d'une interaction avec des individus qui sont des animaux et ils

ont plus ou moins d'implication émotionnelle selon le type d'animal. Ces techniciens – poursuit-il – doivent gérer le fait que les animaux vont être euthanasiés, sacrifiés, et ça c'est pas toujours évident... Mais bon maintenant c'est très réglementé.

- 9 L'observation ethnographique montre en effet que les chercheurs n'ont que peu de contact avec les animaux vivants. Selon nous, cette coupure crée une interdépendance entre les catégories d'acteurs qui rend possible un rappel de la valeur de la vie du cobaye et, en même temps, sa destruction. Les animaliers éleveurs sont en quelque sorte les représentants des animaux et les chercheurs les représentants du bien commun supérieur poursuivi, c'est-à-dire la production de données scientifiques pour la santé de l'humain. Ainsi, chaque catégorie rappelle à l'autre des impératifs à première vue difficiles à réunir : le respect du cobaye et sa mise à mort nécessaire. Pour que la mise à mort reste acceptable, l'attachement aux animaux doit être circonscrit à quelques individus seulement. Ainsi, les acteurs plus détachés atténuent la « charge morale » liée à l'utilisation des non-humains. Dans le laboratoire de physiologie, la réglementation en matière d'expérimentation animale est donc bien suivie : l'analogie corporelle entraîne une analogie morale qui conduit à décrire les animaux comme des sujets-victimes. Le bien commun supérieur recherché devient le principe de légitimation de l'instrumentalisation.

Séquence 4. « Oui, vous les torturez »

Aujourd'hui, le responsable d'un centre d'élevage de primates pour l'expérimentation est présent au laboratoire. C'est lui qui fournit le laboratoire. Le directeur me le présente, nous entamons la discussion. Il m'apprend qu'il est la cible des associations antivivisection.

Le responsable : Ce sont des paranos, c'est pas des gens fute-fute... Aujourd'hui, les gens sont malheureux, alors ils ont besoin de trouver des substituts... L'animal, c'est tout pour eux, ils disent « oui, vous les torturez ». Mais, c'est pas vrai. Moi, j leur dis, j peux signer votre pétition sur la fourrure, tout ça... Parce que la fourrure, c'est inutile... J suis de leur côté, mais pas pour l'expérimentation, ou alors les gens ne devront plus mettre de pieds dans une pharmacie, et se soigner avec des tisanes, des trucs comme ça... Les méthodes de substitution, c'est un plus, mais c'est pas suffisant. Et puis des fois, on dit que ça ne marche pas mais justement parce qu'on a pas pu faire suffisamment de tests sur différents animaux...

Moi : *Mais, vous pensez que l'on pourra un jour se passer de l'expérimentation ?*

Le responsable : Oh moi, j'voudrais bien sûr... Moi, j'aime les animaux, j'veux dire, c'est comme ça, j'ai toujours eu plein de bestioles à la maison... Mais, votre génération, elle n'est pas facile, on vous a fait avaler plein de trucs. Il y en a des défenseurs, mais en fait ils représentent quoi... 8 000 personnes, 8 000 personnes qui vont décider pour toutes les autres, faut pas rêver... J leur ai fait visiter mon centre à ces papis et ces mamies, ils ont dit « ah ! c'est vrai qu'ils sont bien traités », mais après ils ressortent, et ils disent « c'est horrible, faut arrêter ça ». Moi je suis dans le système et je fais en sorte que les animaux ne soient pas maltraités, j'sais d'où ils viennent, j'sais où ils vont... Avant les quarantaines, c'était dans les labos, maintenant c'est différent, grâce à mon centre... En fait, y'a que les gens dans le système qui peuvent faire du concret...

- 10 Si l'on suit ce discours, les acteurs de l'expérimentation reconnaissent l'existence d'une hiérarchie entre l'homme et les animaux, ou pour le dire autrement d'une frontière, mais aussi d'une ressemblance entre eux tant sur le plan biologique que moral. Toutefois, au sein du laboratoire, les différences qui fondent la frontière entre les formes de vie demeurent implicites, sans contenu, car leur rappel mettrait en péril le geste de substitution. D'autant plus que certaines attaques contre l'expérimentation animale se sont précisément appuyées sur l'existence de différences entre l'homme et les cobayes non-humains pour la disqualifier⁶. Lisons une dernière séquence qui illustre cette

nécessaire analogie des corps et cette difficulté face à l'évidence de différences pour les chercheurs.

Séquence 5. « C'est pratiquement pareil »

J'assiste à l'opération d'un cochon pour une expérimentation concernant le foie. C'est un chirurgien en humain qui opère. Un anesthésiste l'assiste, ainsi qu'un jeune interne. Aujourd'hui, l'opération se passe mal et le chirurgien vient de sectionner accidentellement une veine, la fente se remplit de sang, c'est l'hémorragie.

Étienne, le chirurgien, est visiblement énervé par l'incident. Tout en s'affairant autour de l'ouverture, il s'exclame : Ouais, des fois ça arrive que la veine coagule toute seule... Par exemple, y'a déjà eu des blessés de guerre alors qu'ils avaient une jambe coupée, leur corps a réagi tout seul et la veine a coagulé... C'est dingue le corps des fois, alors que normalement quand une artère est sectionnée on perd tout son sang... Mais bon, pour un cochon sous anesthésie, ça ne marche pas (il rit). Mais bon des fois la nature ne fait pas ça et vaut mieux avoir un chirurgien (il rit). Étienne finit par rattraper son coup. Il cherche une autre veine. Il dit : Ouais, j'voudrais trouver une veine interne...

L'anesthésiste intervient : Ouais, chez l'homme, la veine interne est plus épaisse, mais chez le cochon, c'est l'externe !

Un peu plus tard, au cours de la matinée. Je discute avec Étienne du « modèle animal ».

Moi : *Ce n'est pas trop difficile pour vous de passer de l'homme au cochon ?*

Étienne : Oh non, parce que ça se ressemble beaucoup ! C'est pratiquement pareil, alors non.

Moi : *Alors, c'est un bon modèle le cochon ?*

Étienne : Ouais, c'est un très bon modèle.

Moi : *Et les primates, ce n'est pas bien ?*

Étienne : Si, si, on a travaillé sur des primates... Mais, bon y'a le problème éthique, et puis c'est des animaux assez fragiles, souvent ils mouraient d'insuffisance cardiaque ou pulmonaire, alors... Mais bon, on faisait pas la même chose sur eux, on testait des produits toxiques.

- 11 En dépit des différences anatomiques évidentes entre l'homme et le cochon, Étienne, le chirurgien, insiste sur la ressemblance : c'est pratiquement pareil, affirme-t-il. Le « cas » des primates est d'ailleurs un révélateur des ambiguïtés que nous essayons de mettre en évidence concernant la frontière homme/animal au sein de l'expérimentation scientifique : les primates sont trop proches de l'humain, à tel point que l'analogie morale à leur sujet est indiscutable et rend problématique leur instrumentalisation. Les chercheurs utilisent de moins en moins de primates pour les expérimentations, et, s'ils le font, cela s'effectue dans le secret⁷ – en témoigne la résistance des acteurs à notre présence durant ce type d'opération⁸. Et qui dit secret, dit transgression : l'instrumentalisation et la mise à mort de certains non-humains n'est plus acceptable et demande à être cachée.
- 12 L'émergence d'une réglementation de l'expérimentation animale explique-t-elle, à elle seule, ce que nous avons observé sur le terrain, à savoir un traitement respectueux du cobaye mis en regard avec une « grandeur supérieure » visée ? Ou, pour le dire autrement, y a-t-il un fondement « pragmatique » à la perception du cobaye comme un être méritant le respect ? Selon nous, dès le début de l'expérimentation animale au XIX^e siècle, l'analogie corporelle entre l'homme et les animaux fut source de trouble en ce qui concerne le statut de ces derniers. Les discours des réformateurs de l'expérimentation animale dans la seconde moitié du XX^e siècle s'en sont faits l'écho. Au-delà de ces prises de position en faveur d'une régulation, il nous semble que ce que certains ont décrit comme un « éthos de la cruauté » (Ryder, *op. cit.* ; Stengers, 2001) à l'égard des cobayes,

lequel n'aurait disparu que depuis peu chez les expérimentateurs, renvoie également à une subjectivation des animaux, mais cette fois-ci négative. Richard D. Ryder évoque par exemple « les mauvais effets psychologiques de la vivisection », la « cruauté étudiée » de scientifiques qui, quoique brillants biologistes, ne suivaient aucun précepte moral concernant leur activité (p. 51). L'apparition de la cruauté dans la pratique traduit un problème de distanciation face au devenir du cobaye : l'objectivation pure est impossible. Comme si l'injonction d'analogie physiologique entre l'homme et les animaux était propice soit à une indifférence teintée de violence, soit à un traitement respectueux, en tout cas à une prise en compte de l'entité soumise aux manipulations en tant que « parent ». Bref, si l'expérimentation animale s'est construite sur la dichotomie corps/esprit, le corps non-humain opère un « débordement » en situation : la « commune corporéité » rend l'instrumentalisation difficile et conduit soit à une « dégradation » – c'est-à-dire à l'usage d'une violence active sur les cobayes – soit à la mobilisation de la figure de la « victime innocente » sacrifiée.

Conclusion

- 13 Pour les scientifiques que nous avons pu observer, le corps du cobaye n'est pas une chair-instrument, mais une entité incarnée trouble qui met en jeu la coupure nature/culture et la définition des frontières d'humanité. Le geste de substitution inauguré au XIX^e siècle n'a pas eu pour effet l'imposition d'un « naturalisme » triomphant. Bien au contraire, il a ouvert une interrogation sans précédent au sujet de la définition du statut de certains non-humains⁹. Une réponse à ce questionnement passe par la mise en place de pratiques et de dispositifs paradoxaux qui, tout en reconnaissant un statut de quasi-humain aux cobayes, rendent possible leur destruction qui devient sacrifice. Loin d'être un corps sans intériorité, le cobaye est alors une « victime innocente » qui mérite un traitement respectueux. Toutefois, ces dispositifs ont leurs limites puisque l'instrumentalisation de certains non-humains – les primates –, parce qu'ils ressemblent trop à l'homme, s'effectue désormais dans le plus grand secret. Ce constat augure-t-il une remise en cause de l'expérimentation animale dans son ensemble ?
- 14 Quoi qu'il en soit, le geste de substitution qui est au cœur de la pratique de l'expérimentation animale a eu et continue d'avoir un impact important sur la production de la frontière entre l'homme et les animaux, et sur la définition du corps en général. En témoignent les innovations biomédicales en devenir issues de la substitution physiologique, comme par exemple la xénogreffe, c'est-à-dire la transplantation d'organes d'animaux « humanisés » sur des humains. Impact sur nos représentations et actions dont l'ampleur est encore à évaluer.

BIBLIOGRAPHIE

BERNARD C., 1952. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris, Flammarion.

- BRUGÈRE H. et al., 1992. *Expérimentation animale, mode d'emploi*. Paris, INSERM.
- DESCOLA P., 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- DIAMOND C., 1991. *The Realistic Spirit. Wittgenstein, Philosophy, and the Mind*. London, The MIT Press.
- KECK F., RABINOW P., 2006. « Invention et mise en scène du corps génétique », in CORBIN A., COURTINE J.-J., VIGARELLO G. (dir.), *Histoire du corps, 3. Les mutations du regard. Le XXe siècle*. Paris, Seuil.
- LALOUETTE J., 1990. « Vivisection et antivivisection en France au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, 2 : 156-165.
- LATOUR B., WOOLGAR S., 1988. *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris, La Découverte.
- LORENZI M., 2000. « Toutes les flèches de notre arc », *Les Cahiers antispécistes*, 19, (<http://www.cahiers-antispécistes.org>).
- PAGE T., 1997. *Vivisection Unveiled. An Exposé of the Medical Futility of Animal Experimentation*. Charlbury, Jon Carpenter.
- PIETTE A., 1999. *La religion de près. L'activité religieuse en train de se faire*. Paris, Métailié.
- RÉMY C., 2005. *Mise à mort des animaux, travail des hommes. Une ethnographie aux frontières de l'humain*. Thèse pour le doctorat de sociologie. Paris, EHESS.
- RÉMY C., 2006. « Pratique sacrificielle et activité scientifique. Enquête ethnographique dans un laboratoire de physiologie », *Sociologie du travail*, 48(2) : 226-239.
- RYDER R. D., 1998. « Some Basic Objections to Animal Experiments », in *The Ethics of Animal Experimentation*. Brussels, European Biomedical Research Association (EBRA).
- STENGERS I., 2001. « Le développement durable : une nouvelle approche ? », *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, 44 : 5-13.

NOTES

1. La vivisection, entendue comme « l'action d'ouvrir ou de disséquer des animaux vivants », est fort ancienne et inclut l'utilisation de cobayes humains (Lalouette, 1990). Elle est systématisée au XIX^e siècle par François Magendie puis à sa suite par Claude Bernard : la « médecine expérimentale » a alors pour objectif de se dissocier de la « médecine clinique » de l'hôpital, en plaçant au cœur de son art l'expérimentation. Selon Claude Bernard (1952), la médecine ne pouvait exister que par l'expérimentation active sur les corps.
2. Dans cet article, nous distinguerons « analogie corporelle » et « analogie morale ». Cette dernière conduit à envisager les animaux comme des sujets, et leur situation comme faisant penser à celle que pourraient occuper des êtres humains (Diamond, 1991 : 356).
3. Cette enquête ethnographique a été réalisée dans le cadre de notre thèse de doctorat (Rémy, 2005). Il s'agit d'une « ethnographie de laboratoire » qui fait du travail scientifique un objet d'enquête comme les autres (Latour & Woolgar, 1988). Les chercheurs observés ont pour tâche d'élaborer des connaissances au sujet des fonctions de l'organisme humain (la reproduction, la nutrition, etc.) à partir d'expérimentations diverses sur des animaux ou sur des échantillons corporels issus des cobayes.
4. Pour réaliser notre enquête ethnographique, le carnet de notes fut notre principal outil. Quand cela était possible, nous notions sur le vif les propos et comportements des acteurs, sinon,

nous essayions de le faire de mémoire dans un temps rapproché. L'insertion de séquences d'action dans le texte final a pour but d'ouvrir un espace à la temporalité de l'action et à ses aléas. Ces séquences ne doivent pas être lues comme des illustrations, mais bien comme des éléments de l'analyse à part entière : la configuration interne des actions se dégage de la lecture des extraits et ne peut être épuisée par le travail interprétatif de commentaires qui suit (Piette, 1999).

5. Pour une présentation plus détaillée de cette « pratique sacrificielle », nous nous permettons de renvoyer à notre article (Rémy, 2006).

6. L'utilisation du « modèle animal » serait une imposture car « les animaux sont, de multiples façons, biologiquement différents des humains. Ils ont l'air différent de nous, ils sont différents de nous – génétiquement, anatomiquement, physiologiquement, histologiquement, métaboliquement, et de bien d'autres façons encore » (Page, 1997 : 6). On voit où les contradictions peuvent surgir concernant le débat éthique sur les animaux : si ces derniers sont tellement différents au point que l'on ne peut expérimenter sur eux, peuvent-ils faire l'objet d'une réflexion morale ? Ainsi, certains militants antivivisection soulignent que l'antivivisectionnisme scientifique risque de « ramener à la conception cartésienne de l'animal-automate, ou pour le moins d'éloigner indûment l'homme des animaux, au point de rendre impossible de les placer sur un même plan dans quelque domaine que ce soit » (Lorenzi, 2000). Ces militants développent donc une critique morale de l'expérimentation qui met en cause le droit de l'homme à disposer de l'animal, et n'entrent pas dans les débats scientifiques sur le degré de ressemblance entre homme et animal.

7. De manière générale, l'expérimentation animale depuis son apparition a eu tendance à se protéger des regards étrangers. Dès le début du XIX^e siècle, des journaux militants, comme *L'antivivisection*, avaient pour mission de révéler les lieux où était pratiquée la vivisection (hôpitaux, institut Pasteur, École vétérinaire de Maison-Alfort, etc.) et dénonçaient le flou qui entourait les demandes à la préfecture de police concernant la récupération de chiens de fourrière à des fins expérimentales (Lalouette, *op. cit.*).

8. Il est intéressant de noter que les acteurs ne nous ont jamais officiellement interdit d'observer les expérimentations sur les primates, mais ils se sont simplement assurés que nous ne soyons jamais au courant des dates et des lieux d'intervention.

9. Dans le champ scientifique de la génétique, Frédéric Keck et Paul Rabinow (2006) dressent un constat similaire : « cette carte (du génome) a bouleversé les conceptions de la différence entre l'homme et les autres animaux. On découvre que le génome humain a autant de paires de bases que celui de la mouche [...]. Comme, pour des raisons éthiques et scientifiques, ceux-là sont plus faciles à étudier, une grande partie de notre savoir sur le génome humain vient de l'expérimentation sur la mouche, le ver, la levure ou la souris » (p. 75-76).

RÉSUMÉS

L'article soumet l'idée d'une représentation occidentale « naturaliste » des animaux – à savoir des corps sans intériorité – à l'épreuve du déroulement d'une activité concrète, l'expérimentation animale. Cette dernière est apparue au XIX^e siècle et s'est construite sur l'idée d'une dichotomie corps/esprit renvoyant les animaux à une pure corporéité. À partir d'une enquête de terrain dans un laboratoire de physiologie animale appliquée à l'homme, il s'agit de suivre le traitement concret du corps-instrument des cobayes. Le « naturalisme » n'apparaît ainsi

pas tenable en pratique. Bien au contraire, les acteurs, au-delà de l'analogie corporelle entre l'homme et les animaux qui est au cœur du principe de l'expérimentation animale, décrivent les cobayes comme des sujets victimes d'un nécessaire « sacrifice ».

This article puts the idea of a Western « naturalist » representation of animals – namely of bodies without interiority – to the test by examining the development of a concrete activity: animal experimentation. The latter appeared in the 19th century and established itself on the idea of a body/mind dichotomy that relegated animals to the realm of pure bodiness. On the basis of field research in a laboratory of animal physiology applied to humans, the article follows the concrete treatment of the body-instrument of guinea-pigs. « Naturalism » does not appear to be tenable in practice. On the contrary, going beyond the bodily analogy between humans and animals that is at the heart of the principle of animal experimentation, actors describe the guinea-pigs as subjects and victims of a necessary « sacrifice ».

INDEX

Mots-clés : animal, expérimentation, frontière, naturalisme, physiologie, sacrifice

Keywords : animal, boundary, experimentation, naturalism, physiology, sacrifice

AUTEUR

CATHERINE RÉMY

Centre de sociologie de l'innovation à l'École des mines de Paris